

Poèmes inédits de Francis Affergan

／ Poèmes

Aux fruits aux eaux la nature toujours reconnaissante
Un effondrement des frondaisons ne tardera plus
Maintenant que je vole parmi les pins comme un
Feu dans un ciel d'étoffe raclée
Là-bas une poussée d'oiseaux invite à une veille
Pathétique d'effluents
Ici le fervent courroux des landes
C'est l'éveil enfin !
Aux prairies affectées de liesse
La nature toujours redevable





La nature encore
Ce désarmement chorégraphique
Qui pullule entre les stries
D'auvents vertigineux
Qui rebondit en à-pic de
Sphère en édicule
Qui rompt le battement reptilien
Du sphex
Les biches meurent-elles pour autant
Par asphyxie ? En heurtant des chênes
Invisibles encapsulés de massifs noués
Autour de leurs ombres
Ces biches aux yeux tardifs
Crêpés de houle nocturne
Elles effacent leurs traces
Les lapant de bave frémissante
Abolissent les indices de leur passage
La nature encore se joue en course-poursuite
En proie aux prédateurs enfiévrés
Les arbres une fois intimidés

Il y a des trouées par le nord
Et des déversées de sable
C'est l'été fiévreux des aigrettes
En vol d'encellulement du peu
De ciel qui rêvent l'infamie de
Dieu en veulent d'être nées
Immergées et la conversion des
Rivages en accores finit de percuter
Le paysage semé de combats
Eau vent pluies la vie des morts
Très mêlés à eux-mêmes
A la lumière s'enflamme liquide
La vue des morts à leurs yeux jaunes
C'est l'attache de sang qui y pourvoira
En effritant le monde de ses vaisseaux





Sanglés les bourreaux aux suppliciés
Qu'ils font devenir autres jusqu'aux
Pierres qui seront cloisonnées de
Silence le spectacle de la mer luit
Maintenant qu'il fait froid cette mer
Qui a beaucoup d'eau et maintenant
Que l'invisible la chevauche ensemble
Nous serons mieux morts
Dans le non-savoir de la pluie
Des routes de bruine s'enlacent
Autour de l'alcôve du vent
Car la parole est sans titulaire

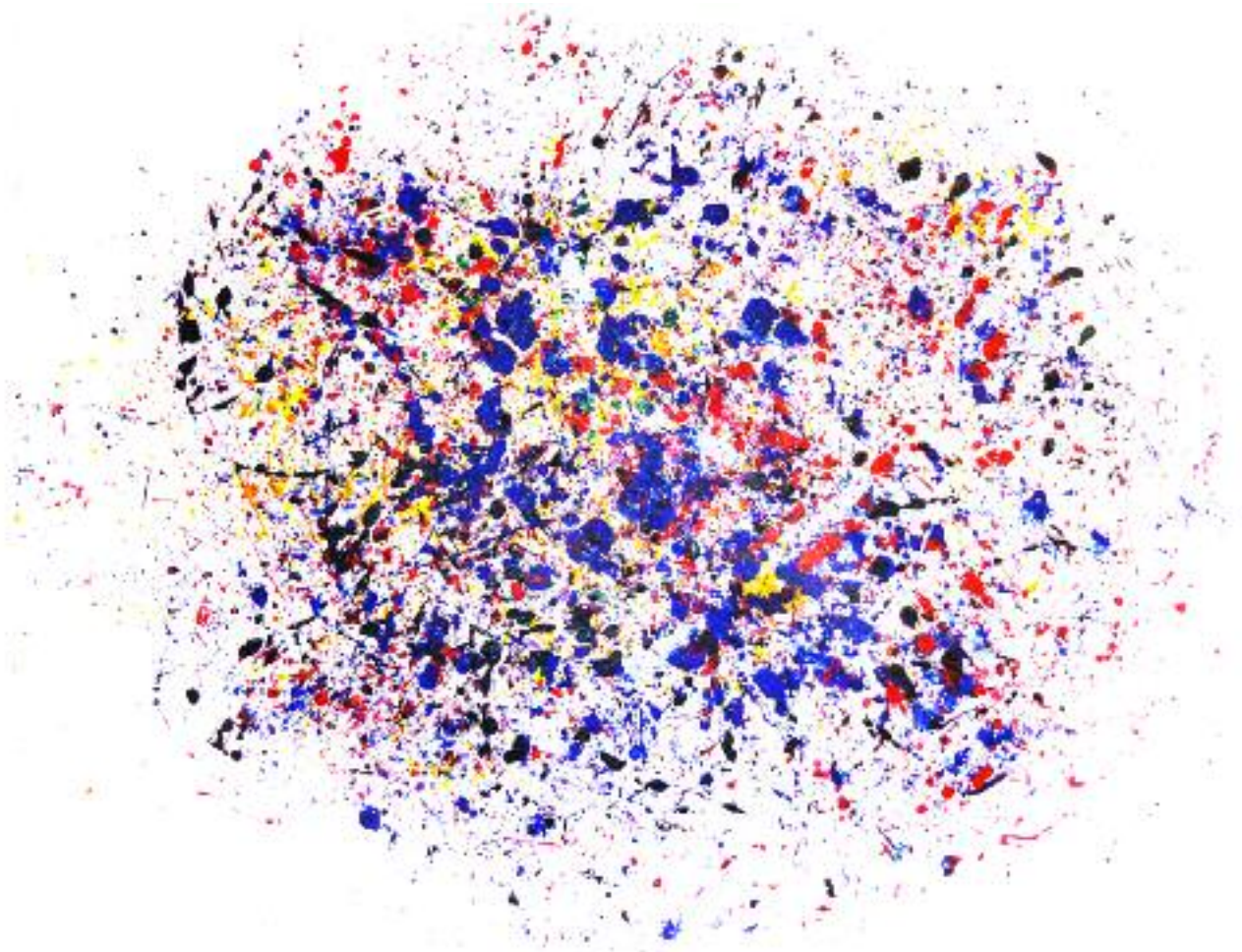
Empêché aux ombres
quand la bulle lunaire éclate
Et qu'il faut tenir en laisse
Les vaisseaux du passé
Je me réveille avec mes manques
Une nuit d'érable sans fin comme
Aux suppressions d'étain
Cela servirait-il à faire vaciller ?
Le ciel s'éclaircira peut-être en fin de journée
En vain

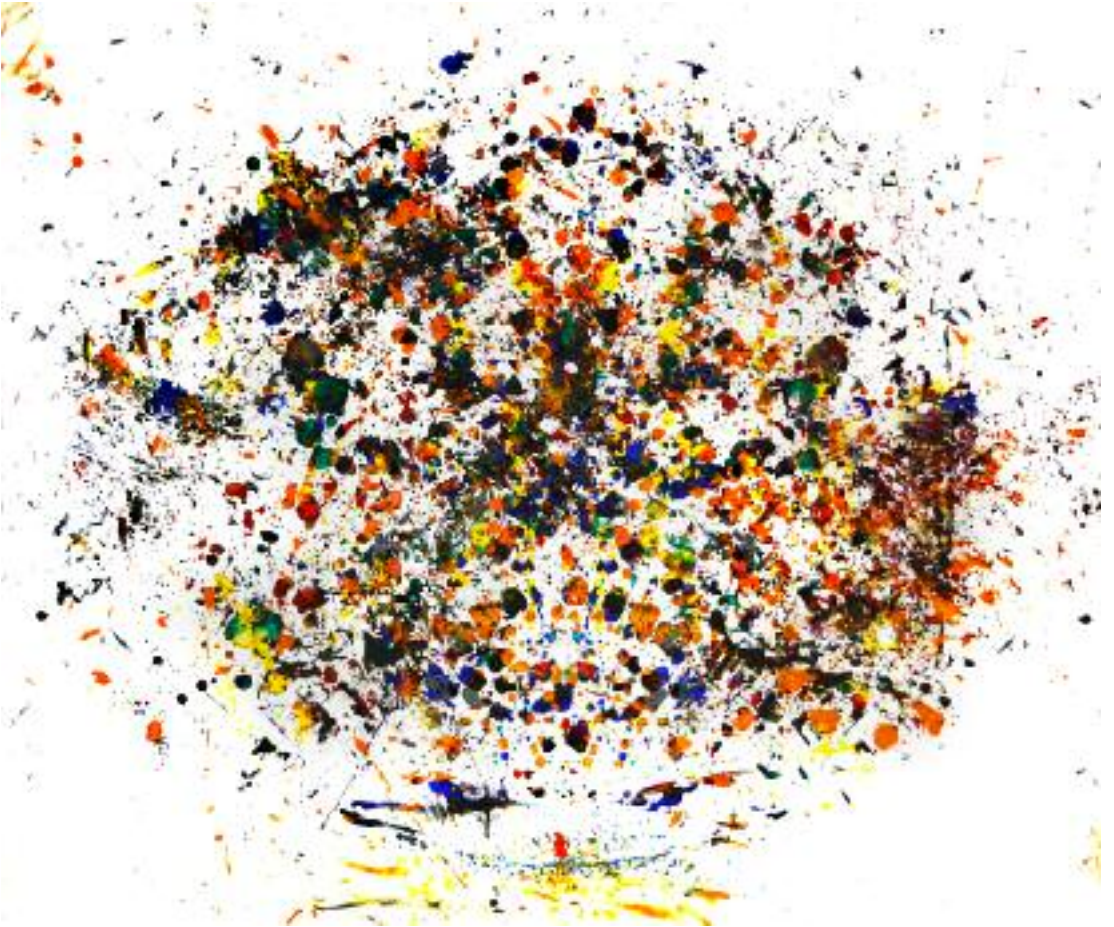




Quand les savoirs s'éteignent
Le son des eaux qui se brisent
Feux pâles une prière pour
Perdre la peur à l'affût des
Bancs d'orge feuilletés de vent
Roux terrestre tout juste sorti
D'un cercle complet les couleurs
Sont hébergées dans l'encoignure
Les feuilles diluées dans l'humus
Parsèment encore avant les pluies
Grises de Novembre

Ployé sous la voûte ombreuse
Du jour d'après préservé dans
Des enclos de feuilles dégradées
Circulaire d'un vers au sein de
Sables aurifères et d'acacias vénéreux
Jusqu'au toucher des pierres
Qui ne soit concerné par l'embâcle
Des longs fauves et de leur lent
Pas d'air ce sont les grands-parents
Des choses une voierie incandescente
De mots délabrés
Bref un fléau





Description du soleil

Les yeux étranglés fourrés de miel
De lumière c'est
Ce que le soleil excise tel une
Veillée d'armes et là tapie
Il y avait une vue pleine de fleurs
Comment renaître alors au continent
Caché ? Eprises de cendres
Les fraises de l'hiver montent
Au ciel bouillant dénudé peau par peau
Ce sont les pattes grêles de suie écarlate
C'est l'équerre du touchant de soleil
Vu de la gorge un univers fou
Ces balcons qui n'arrivent qu'une fois
C'est en tant que le silence du soleil
Est fracassant ce sont
Mes scènes de lie fangeuse et d'ouragan tiède

« en faisant bruire les soies »
Tsvetaieva

Il aurait fallu à l'aube un nouveau
Jet de jour surtout lorsque
la steppe s'embrase tout cela
pour des nuits d'apprêt enlacées
de nœuds mous
imaginons un jour sans soir
imaginons une nuit sans aube
noués de leurs seules traces
exposons alors nos ombres
dans un œil fou et créer des poèmes
distant de la nuit peu enclins à
reproduire le carnage de la terre moussue de
l'horizon vert c'est comme si l'heure
des singes avait sonné





Diocèse de tes yeux

L'homme est acharné à se décharnier vif
En explosions d'émeutes de soies
Empennées car le ciel était
en partance bleu giclant où
Il faudrait l'adhérence à soi sertie des rêves
Infructueux c'est ici que je me souviens
Non dans les palais fermentés du passé retenu
Mais dans les recoins interstitiels des pliures
De peau celle reconduite de l'enfance
En vue de s'étreindre dans l'insaisissable
Là où j'ai vécu froid on s'adonne à la mort
Ainsi par frise du silence par le sec des feuilles
Je viens de la voix celle de ma mère

Illustrations

Page : 121

André Marfaing, Août 71.50 - 97 x 130 cm

© Galerie Berthet-Aittouarès

Page : 122

Michèle Affergan, Sans titre (2006)

© Michèle Affergan

Page 125

André Marfaing, Janvier 83 - 73 x 60 cm

© Galerie Berthet-Aittouarès

Page 126

Etienne Viard, Six lames horizontales acier noir

© Galerie Berthet-Aittouarès

Page 129

Jean Degottex, Hagakure E V (1957)

Peinture sur papier marouflé sur toile - 80 x 106 cm

© Galerie Berthet-Aittouarès

Page 130

Jean Degottex, Écriture ET (25.04.62)

Peinture sur papier marouflé sur toile - 105 x 75 cm

© Galerie Berthet-Aittouarès

Page 133

Michèle Affergan, Sans titre (2008)

© Michèle Affergan

Page 134

Michèle Affergan, Sans titre (2006)

© Michèle Affergan

Page 137

André Marfaing, Juillet 72.10 - 116 x 89 cm

© Galerie Berthet-Aittouarès

Page 138

Jean Degottex, Le Bec (1954)

Bretagne - Aquarelle et encre de Chine sur papier

© Galerie Berthet-Aittouarès